

Zeitschrift:	Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber:	Société jurassienne d'émulation
Band:	121 (2018)
Artikel:	L'étonnement par l'entendement : pour un exercice philosophique
Autor:	Cuttat, Romain
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-843787

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'étonnement par l'entendement : pour un exercice philosophique

ROMAIN CUTTAT

Il y a deux mille cinq cents ans, au cœur des places publiques d'Athènes, un homme sobrement vêtu interpellait femmes et citoyens, jeunes et vieux, pour les faire s'étonner d'eux-mêmes et s'éprendre de l'évidence. Premier parmi les philosophes, au point d'être considéré comme le patron de ceux-ci, Socrate sondait les raisons de l'être et de la nature en s'ingéniant à distiller un enseignement à base de questionnement. Et de ce questionnement, incessamment reformulé depuis lors, est née une activité intellectuelle qui n'a cessé de nourrir la pensée : la philosophie. Rembarrant les certitudes, abjurant les vérités, réfutant les opinions, examinant les objections, suscitant les contradictions, éveillant les paradoxes, le père des philosophes ne s'accoude pas à une connaissance assise sur l'autorité d'une parole révélée ou intégralement dévolue à la transmission d'un savoir, à la façon d'un liquide qu'on transfère d'un vase à un autre, mais vise à rendre disponible ce qui déjà germe en nous.

Dans le Théétète, célèbre dialogue dans lequel Platon s'emploie à expliciter les ressorts de la science, Socrate relate qu'il a choisi le même métier que sa mère sage-femme, à ceci près qu'il accouche des esprits et non des corps. Usant à pareil dessein de la maïeutique, cet art d'enfanter les autres d'eux-mêmes, il conçoit l'expérience de la dialectique moins comme la découverte d'une trouvaille dont on est indissolublement propriétaire que comme l'expression d'une connaissance qui éveille ce que nous logeons en notre sein propre. Ni art ni science, la philosophie qui originellement se baptise socratique procède bien plutôt d'une attitude face au savoir que d'un savoir même et récuse par voie de conséquence toute certitude inconditionnelle pour lui préférer la surprise de l'étonnement. Qu'avant même de former une réponse, ce monde est d'abord une question. M'étonnant de l'évidence, je rends caduc ce qui me paraît commode et transforme le familier en phénomène inédit. La philosophie emprunte les méandres d'un monde qui a refusé la radicalité du vrai. Si je détiens la vérité, alors à quoi bon philosopher ?

Tenant pour énigme les assertions que d'aucuns considèrent comme inébranlables, elle ne s'estompe pas à quête sourdement l'absolu, mais reconduit inlassablement les interrogations au gré de ses explorations — avec cette facétie qu'elle a de questionner tout, tout le temps — un peu comme Tantale qui, à force de désirer la nourriture, finit inexorablement par s'en éloigner. Car dès lors qu'il s'agit du fondement de toute certitude, aucune certitude n'est envisageable.

Au commencement donc était l'étonnement, puis l'étonnement s'est marié au *logos*, ce véhicule de la raison chargé de perforez les mystères de l'être. Substituant à l'emprise cosmologique l'interpellation de la raison en congédiant l'inspiration divine comme la source unique de tout événement, les Grecs se sont évertués à faire de la philosophie une clé d'explication susceptible de lever le voile sur tout phénomène inconnu. Effort de compréhension qui embrasse et embrase un champ de connaissances aussi vaste que profond, englobant tour à tour l'éthique, la logique, l'arithmétique, la physique, la géométrie, la géographie... pour proclamer son ouverture sur toutes les disciplines. Et c'est Socrate qui, le premier, a confronté la réalité à l'entendement humain, avant que les grandes écoles grecques n'assimilent le *logos* à un discours qui verse du côté de l'existence — c'est-à-dire à un authentique art de vivre pratique — au point que les philosophes de l'Antiquité se sont livrés à des exercices d'éthique ou de sagesse. Sagesse, le mot est lâché ! Littéralement « amour de la sagesse » et non sagesse accomplie, la philosophie ne s'auréole d'aucune révélation apodictique; non que le refus d'absolu résonne en un échec funeste, seulement que l'idéal de pureté s'avère une illusion trop souvent dangereuse. L'usage de la dialectique fait comprendre au sage que la sagesse n'existe pas !

Tirant de l'exigence intellectuelle la justesse de toute action, les Grecs voyaient en elle une discipline destinée à anesthésier nos peurs dans l'idée de nous procurer « la vie bonne », selon le vœu que déjà exprimait Épicure, mélangeant philosophie du concept et de l'existence. Autrement dit, comprendre, c'est tenter de s'affranchir de la menace des peurs ! Quand bien même incite-t-elle à un travail de soi sur soi, sorte de culture de l'âme, elle ne saurait se réduire toutefois à l'esquisse d'une psychologie, ne serait-ce que parce qu'elle n'est pas un procédé à part entière ; elle ne cajole ni ne materne nos inquiétudes, mais les enrobe d'une tonalité analytique. Comprendre encore, pour éviter de se déprendre du monde dans tout ce qu'il comporte de dérisoire, d'absurde ou de tragique, et faire de ce lieu terrestre un endroit habitable à défaut d'être immédiatement supportable. Reste que le bonheur ne saurait constituer

sa fin ultime, au risque de la confiner à un *ersatz* de psychologie, et aussi parce qu'il est des bonheurs illusoires ou artificiels. Si nul n'en finit jamais avec les peurs — ritournelles incessantes —, alors la philosophie ne se hisse pas au rang d'antidote complet, tel un remède qu'on applique sur une plaie avec l'assurance de la guérison. Et quand la psychologie en reste au comment, la philosophie use expressément du pourquoi. À la psychologie, le travail de l'inconscient; à la philosophie, la conscience du conscient!

Fonctionnant pour elle-même, la philosophie ne promet pas une fois pour toutes la rédemption ou l'allégresse de la bonté, mais s'acoquine plutôt de la pédagogie du doute. Si délicieusement inquiétante, elle interdit le confort de la certitude définitive. Modalité de la connaissance et non insulte à l'intelligence, douter n'est décidément pas le contraire de la vérité. Cheminer de la vérité à l'équivocité est assurément un progrès! Jouissant ainsi des bénéfices de l'incertain, l'expérience philosophique ne forme en aucune façon un point d'arrêt, mais une tâche à réitérer continûment. D'un mot, c'est par le truchement du doute que les *philosophes* rejoignent la *philosophie*. En quoi la conviction qui n'a rien à éprouver et à prouver s'avère à ce titre l'ennemi intime de la réflexion, exactement comme Nietzsche disait que la certitude rendait fou. Loin pourtant de paraître pour un sacerdoce qui oblige à croire, celle-ci peut à bien des égards tenir lieu de rédemption, mais pas davantage qu'elle n'abrite un dogme ou un savoir exhaustif, elle n'héberge le ressort d'une méthode ou d'une quelconque méthodologie. «On n'apprend pas la philosophie, on n'apprend qu'à philosopher» écrira Kant, la préservant par là de l'écueil du dogmatisme.

Germe premier de la philosophie avons-nous dit, l'étonnement ne représente pas indéfectiblement son aboutissement, car l'âge de l'interrogation ne suffit plus aux modernes que nous sommes devenus. Et s'il y a longtemps que nous sommes modernes, nous nous sommes employés, avec un prodigieux soin, à produire concepts, systèmes de pensée, modes de réflexion... bref, autant de tentatives vouées à percer les profondeurs de l'âme humaine ou collective. L'entendement a donc succédé à l'étonnement! Le doute ne dispensant pas d'apprendre, la philosophie a nourri le dessein légitime de réponses, comme pour repousser au mieux les vertiges du vide et décrypter les balbutiements de l'actualité. Non certes qu'il n'y ait de vérité qui ne puisse résolument poindre de son usage, au risque de la résumer à un exercice tout à fait vain, seulement qu'elle ne peut se gausser de l'absolu à la façon d'un syllogisme duquel se déduirait mécaniquement la résolution. Il y a deux types d'étonnement:

l'un qui se dilue dans une vérité trouvée, l'autre qui évolue sans progresser. De là, l'activité philosophique réside tout à la fois dans l'infinie variété des interrogations et dans la capacité à offrir des grilles explicatives aux énigmes qui tracassent ce monde. Quand les questions résonnent comme autant de nécessités confondantes, les réponses philosophiques représentent des esquisses grandioses de sens !

Même si la *Vérité* ne peut être ambitionnée dans ses aspects et aspérités les plus complexes, la philosophie s'est évertuée à en dégager une perception suffisante pour en dresser les contours, oscillant entre le désir de comprendre et la conscience du fini, entre un doute raisonnable et une vérité partielle, entre les limites du discernement et une raison qui n'en peut mais. Tiraillée entre ces deux pôles, elle aspire à s'approcher le plus possible du vrai, en chassant le faux à coups de fières antithèses, comme pour mieux passer d'une opinion à un argument incarné, et ce en mettant la raison en demeure de répondre. Si l'histoire de la philosophie nous a certes livré nombre de réponses successives, elle n'a jamais fait siennes des solutions irréfragables. Là où l'opinion est affirmative, la philosophie est dialectique. L'une croit penser, l'autre pense pour croire ! Ce faisant, sa pratique ne saurait prétendre à un contenu exhaustif, un catéchisme intellectuel ou un article de foi, elle est tout autrement un mode spécifique de raisonnement, qui oppose et appose à l'opinion un relent métaphysique, cette recherche fondamentale de causes. Et si, à la suite des Grecs, nous nous sommes mis à interroger l'entendement, il serait présomptueux de nous affubler du qualificatif de philosophe par son seul exercice; elle qui est une épreuve abrupte, âpre, difficile de maturité, exigeante d'introspection et qui ne s'apprivoise qu'en retroussant les manches. On entre en philosophie comme on fait l'expérience d'une première, avec une anxiété préalable. Chaque nouvelle idée est une découverte qui demande expérimentation. Partant, l'effort philosophique passe aussi, après Socrate du moins, par la transmission d'une œuvre. Or philosopher n'est pas une affaire de supériorité intellectuelle qui concourt à une purification mentale engagée à briser les chaînes de l'ignorance. Qu'il serait trop aisément intelligent pour ne pas être bête, car qui se croit guéri de la bêtise pêche par présomption, autrement dit sombre tout droit dedans !

Alors à quoi pourrait tenir son essence ? Sotériologie, pensée critique, voie vers le bonheur, généalogie des valeurs, pratique aussi vaine que dérisoire pour certains, spiritualité sans Dieu ou béquille existentielle pour d'autres ? On pourrait dire qu'elle est cela tout à la fois comme on pourrait exactement prétendre le contraire, parce qu'il y a autant de phi-

losophes qu'il y a de réponses envisageables à son étude, ou, pour le dire d'une formule, son propre est précisément de ne pas avoir de propre. En d'autres termes, philosopher, c'est d'abord interroquer la philosophie. Ainsi toute définition est-elle rendue aussitôt désuète par sa seule raison d'être, à l'image d'un objet que nulle définition n'incarcère, nulle instance supérieure n'enfante, nulle autorité ne revendique. Il faut dire de la philosophie ce que saint Augustin dit du temps, à savoir qu'elle est une évidence qui se sait mystère. Ne plaiderons-nous pas en conséquence pour l'ajout d'une énième définition à une litanie déjà bien fournie, l'essentiel est à vrai dire ailleurs. Qu'importent alors les dénominations qu'on lui assigne, avec plus ou moins de précision, puisque son indétermination suffit à la mouvoir. À la question à quoi bon philosopher, la sagesse nous recommande de répondre par une absence de réponse, ou, plus précisément par la négation de toute suspicion utilitaire ou inclination effective. Voilà pourquoi elle nous paraît si vitale: elle suspend la nécessité. Et pas plus que nous ne saurions dire de quoi elle porte le nom, il nous semblerait vain de lui appliquer un label particulier. Autrement dit, philosopher, c'est moins envisager un bénéfice que de nous demander de quel mécanisme de pensée elle nous libère, puisque présumer une utilité revient encore à se soumettre à une forme d'autorité, se rendre complice d'une aliénation ou d'un assujettissement.

Réfutant ainsi toute promesse de foi, elle n'est pas une transcendance qui aurait réponse de tout à tous, sous peine de voir la sagesse se muer en idole et de nous rendre — à notre corps défendant — l'esclave d'une vérité enchaînée et d'ajouter une nouvelle idole à celles qu'on prétendait originellement combattre. Bref, son rôle, c'est moins de donner définitivement du sens que d'expliciter le *sens du sens*. Qui croit à la philosophie avec la même ferveur que d'autres croient en Dieu se rend dupe des mêmes illusions qu'elle prétend abattre. C'est parce que Mozart ne croyait pas à la musique que sa musique fut tellement bouleversante, que Socrate ne faisait pas profession de sagesse qu'il fut le précurseur de l'amour de la sagesse. C'est sûrement ça aussi ce qu'on appelle une civilisation, la capacité de remettre en cause ce qui communément procède de l'univocité.

Aussi, pareil exercice n'a de sens que décliné à la première personne, preuve une fois de plus que son usage n'est jamais un savoir objectif, épuré, impersonnel ou interchangeable. Si elle ne déclame pas le pouvoir de changer le monde, elle possède cette faculté de transformer nos vies en existences! J'étais vivant, me voilà quelqu'un! Et c'est bien parce que l'homme n'est rien qu'il est à construire, entendu qu'il n'est pas substance

mais liberté, faisant mentir par là toute espèce d'ontologie humaine. On ne naît pas homme, on le devient, en surmontant l'étroitesse des idées reçues ou la tyrannie de l'opinion. Si je suis libre, c'est par la faculté de m'extraire de la prééminence de l'instinct autant que des déterminismes les plus ancrés. Or, libre, je ne puis l'être qu'à la condition d'être éclairé, en somme de bénéficier d'une éducation ou d'une culture, parce que nul ne naît tout armé de la cuisse de Jupiter. Si l'homme est ce quelqu'un à devenir, alors la philosophie façonne sa destinée — tel le sculpteur chargé de donner vie au bloc inerte de la matière —, passant du « moi » au « je » qui pense. Sauf que pour s'extirper de toute direction étrangère, il nous incombe d'opérer un détour par des œuvres, car avant même de dire « je pense », il convient d'avoir conscience que mille autres ont pensé mille ans avant moi. La mise à l'épreuve de l'altérité conditionne toute pensée. Or, il n'est pas de liberté sans pensée, ni de pensée sans liberté, ont dit les représentants des Lumières. Affranchi de toute source divine, l'homme n'avait désormais de comptes à rendre qu'à sa raison et sortait de sa condition de minorité pour se dire prêt à penser sans père, capable de déchiffrer l'entièreté des énigmes du monde et de vaincre d'un coup tous les *a priori*. Maîtres de liberté, les philosophes des Lumières voyaient dans chaque individu un être de raison apte à s'affranchir de la tutelle des obscurantismes, afin de déjouer toute essence prédéfinie, toute détermination prédestinée. « L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son propre entendement sans la conduite d'un autre. [...] *Sapere aude!* Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des *Lumières*¹. » Proclamant les hommes détachés de tout conditionnement pour affirmer obstinément leur autonomie, les Lumières ont désinvesti le langage de l'étonnement pour mieux nous faire entrer dans celui de l'entendement, tout en arrachant le savoir à la possession des Écritures, de la Révélation ou de la Tradition. En ma qualité de philosophe, je puis dorénavant m'élever seul par le pouvoir d'un argumentaire. La liberté dont je suis l'heureux titulaire ne se résume pas à la jouissance bienheureuse de mon existence, elle offre la possibilité précise de s'arracher à soi. Et qu'est-ce encore que nos Droits de l'homme, sinon la traduction juridique de la singularité humaine ! Je ne découle pas d'une forme finie, je suis moi-même une forme à créer. La dignité ne réside dès lors non dans les aptitudes de ma nature, mais tout au contraire dans la possibilité de m'en affranchir. Et c'est le devenir qui perd toute innocence !

Conscient d'être mortel, me voilà forcé de philosopher, bon gré mal gré, sans trêve ni tabou, comme pour éviter de me laisser engloutir dans

la pesanteur du présent. Si Dieu sait, l'homme pense ! L'imminence du trépas étant une immanence insurmontable, le besoin de philosophie sonne alors comme un impératif catégorique, tel Sisyphe, inlassablement astreint à hisser sa pierre ! Effort d'autant cher qu'il est rare. Philosopher, c'est la capacité de s'abstraire des imbroglios que posent et imposent les urgences de l'heure, autant que d'échapper au fatalisme des exclusivismes en contrecarrant tous les enfermements, tous les chemins tracés de la pensée, jusqu'à déjouer les emprises de l'âge (sauf peut-être celui de raison). Socratiques ou vertement postmodernes, nous ne pouvons faire fi de notre condition incarnée, comme si la résolution à vivre devait l'emporter sur la raison d'être, nous incomitant d'apprehender le réel dans tout ce qu'il comporte d'irréductible, sans s'acoquiner, de près ou de loin, des artifices de l'illusion. En créant la classe de philosophie en 1806, Napoléon tablait sur une aspiration destinée à aiguiser le sens civique. Assimilée dès cet épisode à un exercice d'esprit critique, la philosophie est pourtant loin de s'apparenter à un juge des valeurs ou à un agent maquillé de la morale, ne serait-ce que parce qu'elle ne revendique pas un quelconque penchant normatif. Elle est une promesse sans garantie, une contrainte sans modalité, un impératif sans commandement ! En refusant tout système ou catégorisation de l'esprit, elle ne se prête à aucune représentation figée.

Mais, à l'instant où la modernité en est venue à penser que c'est l'individu seul qui est susceptible de se hausser au-dessus de sa propre condition, l'Histoire nous a rappelé les risques funestes qu'engendre la fièvre d'une rationalité embrigadée dans les rouages d'une pensée pure, tel le schiste encastré dans le fossile. Ce sont les foudres d'une pensée unique qui ont enfanté les monstres, le Goulag et les camps, jusqu'à avoir raison de la raison et transformer Heidegger, ce philosophe de la postmodernité, en porte-parole de l'immonde. Certes le mariage de la haine et des massacres a-t-il prospéré sur un fond de *philosophie*, mais jamais de la *philosophie* seule. La misologie est décidément le pire des maux ! Si tous les hommes raisonnent, à un degré ou à un autre, les plus néfastes sont ceux qui se revendent les détenteurs exclusifs de la rationalité. Quand l'idéologie s'affaire à concevoir la réalité comme une donnée entièrement soluble dans une explication rationnelle — assujettie à la rigueur d'un calcul — la philosophie tente de dénouer le fait sans envier aux sciences dures la méthode d'une rigueur infranchissable, susceptible de livrer avec précision, et sans autre forme de procès, des solutions irrémédiables. Accolée à une raison suffisante, bouffie de toutes les certitudes, l'idéologie établit le règne de la vérité

indubitable en jetant un regard dominateur sur le cours des choses. L’Histoire serait dotée d’un sens unique, c’est-à-dire d’un ordre cohérent qui présiderait à la vaste carrière des événements humains. Mais à partir du moment où l’étonnement a découvert le *logos*, la philosophie a renoncé à faire grand cas de l’Histoire, trop occupée à ausculter les vérités nécessaires à l’aide de la raison. L’Histoire était alors réservée au domaine de la contingence, en somme de tout ce qui aurait pu être autrement. Puis, le XIX^e siècle a fait émerger l’idée de nécessité historique en investissant le champ du devenir pour démontrer, avec une audace sans borne, que l’Histoire était le théâtre où se devait dorénavant de prospérer la raison. Résolue à parler dans l’Histoire, la raison a transmué l’humanité en un sujet collectif, une totalité en mouvement au sein de laquelle le désordre des événements prenait subitement un sens, et ce au risque de se condamner à une vision binaire.

Nous invitant à délaisser l’idiome de la bonne conscience — rivée à la mainmise de l’idéologie — la philosophie n’érige point la raison en garant de la rationalité, tel un juge unique qui siégerait au tribunal suprême, mais conjugue le rationnel au raisonnable. Mais à peine croyait-on en finir avec les démons de l’idéologie qui ont agité le Vieux Monde, que la philosophie a prophétisé la fin de l’Histoire. Si la démocratie alliée à l’économie de marché semblait avoir vaincu tous ses adversaires, la parenthèse du tragique fut brève, et les algarades politiques ont repris sous l’apparente quiétude. Et si nous avons abdiqué les idéaux politiques pour un seul et unique idéal démocratique, nous devons veiller à ce que l’enchantedement ne s’acclimate du sommeil de la raison. La vertu ne naît pas de la pureté de l’idée, mais de la possibilité de s’en tenir à distance ! Ce que la philosophie nous enseigne, c’est que ce monde n’est pas réductible à une approche scientiste qui enchaîne les déductions logiques comme d’autres enfilent des perles. Renonçant à tout acquis irréversible, philosopher nous guérit de l’illusion de l’omniscience et sonne comme un formidable hymne à la nuance. Il n’est pas pire idée que celle qui rend sourd ou adopte sans sourciller les circonvolutions d’une idée fixe. C’est parce que la philosophie est un pari sur l’intelligible qu’elle nous constraint à penser sans garde-fou !

Or, au moment même où la philosophie ambitionnait de réduire le préjugé à néant, l’inexplicable est demeuré dans son incroyable complétude. Il y a des faits qui toujours m’interpellent, des occurrences qui toujours me questionnent ! Ainsi les philosophes font, en leur qualité d’homme, au jour le jour, l’épreuve de la contingence. L’expérience philosophique n’équivaut nullement à dire crûment ce qu’on a chevillé

L'étonnement par l'entendement

au corps ou au cœur, ni de déblatérer les ressentis qui étreignent toutes les fibres de mon être. La philosophie n'est pas la photographie de nos humeurs, elle est précisément leur dépassement et ne tient pour vrai que ce qui relève de la sincérité, mais incombe plus exactement à un devoir de réserve en réclamant le scrupule, l'ascèse, le détachement des passions, la précision dans le jugement...

Absorbant les fureurs en civilisant les désirs, elle est une thérapie qui fait taire les passions fiévreuses, comme si négliger la pensée revenait à s'accommoder par négligence consciente des incivilités, et comme si moins on était capable de faire preuve d'intempérance, plus on était mécaniquement porté à la violence (fût-elle verbale ou physique). Il est une filiation naturelle entre l'usage de la philosophie et la pacification des esprits. Plus j'intérieurise une pensée, moins je suis enclin à l'exterioriser ! Vivre ce que l'on pense pour mieux penser ce que l'on dit, voilà bien une maxime philosophique universalisable !

Au fond, le philosophe est tout à la fois un passeur et un médiateur, jamais un directeur de conscience ou un prédicateur de raison. Médiation qui procède à l'origine sous la forme d'une adéquation entre âme et corps, tonifiant autant qu'il est possible la théorie pour l'extirper de l'absolu. Ainsi *theoria* et *praxis* ne sauraient dès lors s'envisager comme s'il s'agissait de deux domaines irréductibles, irréfragables, irréconciliables, mais comme indéfectiblement conditionnés. En un mot, comprendre, c'est délibérer avant d'agir ! Renouvelant l'aspiration philosophique à son état premier, c'est-à-dire là où la connaissance s'entremèle à l'action, elle ne saurait se tenir à l'écart des écueils du temps présent ou des tiraillements périphériques. Devant chaque choix, chaque énigme, chaque interrogation, partout et toujours, il n'est pas un champ de la connaissance qui échappe à son emprise ! Le mathématicien qui expérimente la portée d'un nouveau vaccin, le biologiste qui se penche sur l'évolution du génome, l'avocat qui défend la crapule font tous, tôt ou tard, la rencontre de la philosophie. Nos drames moraux ou autres tourments intimes qui jalonnent chacune de nos vies relèvent à peu près tous d'une pondération philosophique. Et si nul n'a fait de progrès depuis Platon, les questions n'ont pas cessé de sourdre, elles reviennent même sempiternellement, avec une insistance presque obsessionnelle. Comme placée sur les marches du temps, elle a échappé aux ravages de l'oubli. Et si elle a traversé les siècles, c'est qu'elle a encore quelque chose à nous dire ! Le progrès a beau secouer l'humanité, la philosophie rejoue les mêmes problématiques !

Au lieu de s'arc-bouter sur une posture qui remplace le doute par une connaissance éthérée, la philosophie contemporaine aurait tout à gagner à se libérer de la posture élitiste d'où elle pérore trop souvent. Il faut lui refuser la propagation d'un savoir corseté dans la suffisance et faire d'elle le moyen d'arbitrer la tension féconde entre théorie et pratique. Car c'est là — au carrefour de ces deux domaines — qu'elle opère dans sa plénitude, renouvelant l'aspiration originelle où la quête du bien (*praxis*) s'allie à la quête du vrai (*theoria*). Et si c'était bien là l'essentiel de la tâche ? Conjoindre la *theoria* à la *praxis* est une autre façon de conformer la vie à la pensée. Pas plus qu'elle ne saurait se réduire à une analyse discursive confinée à une dialectique de l'entre-soi ou cadenassée à une parole solitaire, elle n'est une chimère sophistique, un toilettage de l'esprit ou un snobisme universitaire qui accompagne une rhétorique emplie d'indicibles vaticinations. La rendre populaire, c'est-à-dire à la portée de tous, c'est la faire descendre dans la rue, non pour la laisser choir sur le trottoir, mais pour qu'à notre tour nous puissions devenir les Socrate des temps modernes.

Romain Cuttat est assistant-doctorant au sein du Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques de l'université de Genève. Il a publié « Kundera : d'une Europe l'autre », in Carnets, revue électronique d'études françaises en 2017, « Pourquoi la sanction ? », in Jusletter aux Éditions Weblaw en 2018 et Lettre à un Académicien aux Éditions Baudelaire aussi en 2018.

NOTE

¹ Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1784.